

DELPHINE FOLLIET

LES BONS
ÉLÈVES
N'AIMENT PAS
TOUJOURS
L'ÉCOLE

ROMAN



Les bons élèves n'aiment pas toujours l'école

DELPHINE FOLLIET

**LES BONS ÉLÈVES N'AIMENT
PAS TOUJOURS L'ÉCOLE**

Roman

1

Audrey

Dans le jardin de la maison de repos, elle s'était assise sur un banc. Elle se tenait immobile, le dos droit, enveloppée dans un châle en cachemire noir, les jambes serrées l'une contre l'autre, les mains posées sur ses genoux. Elle regardait fixement devant elle. Son esprit s'était envolé. Si elle avait agi ainsi dans un parc public, les gens auraient regardé avec étrangeté cette jeune femme aux cheveux blonds. Certains se seraient retournés pour constater qu'elle n'avait pas bougé, qu'elle semblait ignorer les regards, qu'elle était insensible aux pensées des passants qui la jugeaient. « Elle est bizarre, celle-ci, non ? » « Elle est inquiétante, on dirait un zombie... ou une droguée... ou une folle, peut-être. » D'autres ne l'auraient pas remarqué. Elle était translucide, invisible et ne faisait qu'un tout avec le bois du banc. Ils auraient continué leur promenade sans prêter attention à cette femme statue. Mais ici, à la maison de repos, Audrey était une patiente qui recevait des soins, qui suivait un protocole, une meurtrière qui, aux côtés des suicidaires, des déprimés, des anorexiques, des boulimiques, des convalescents, il fallait guérir, secouer, sortir d'ici. Parfois, elle avait des accès de lucidité, elle reprenait pied avec la réalité. « Mais qu'est-ce que je fais là, bon sang ? » Mais la plupart du temps, elle s'abandonnait. Elle attendait qu'on lui dicte sa conduite, qu'on la nourrisse, qu'on prenne soin d'elle. Une nuit, ses propres gémissements l'avaient réveillée. Elle criait « maman, maman ! » Mais elle était seule dans son lit, dans cette chambre aseptisée au voilage blanc. Un rayon de lumière passait en-dessous de la porte et elle avait entendu des bruits dans le couloir. Elle avait pensé qu'un ogre venait pour la dévorer. Elle était

restée terrorisée, les doigts crispés sur les draps. Les pas s'étaient éloignés, et elle s'était détendue. « Il y a vraiment quelque chose qui cloche chez moi », s'était-elle dit avant de sombrer à nouveau. Au petit matin, elle ne se souvenait de rien.

Du haut de l'arbre où il avait trouvé refuge, son esprit contemplait la scène. Il écoutait les oiseaux gazouiller dans le calme matinal, et le vent faire tournoyer quelques brindilles au sol. Le soleil allait percer et réchauffer le monde. Et rien ne pouvait bouleverser cet instant de grâce. L'esprit était presque joyeux. Au loin, il entendit une voix. « Encore quelques instants, encore quelques instants », implora-t-il, se gorgeant de l'air de liberté qu'il s'était octroyée. La voix se rapprochait, insistante, autoritaire. Alors après une longue respiration, l'esprit rejoignit le corps d'Audrey. Ses tempes battaient fort. Elle voulait rester là, sur ce banc, pour l'éternité. Elle ne voulait pas entendre le pas de l'infirmière qui viendrait la chercher pour son rendez-vous, elle ne voulait pas voir le visage tendu de Mathias lorsqu'il viendrait la voir pour leur rencontre hebdomadaire et lui prendrait doucement le visage entre les mains. Elle ne voulait pas avoir deux enfants qui s'appelaient Mila et Gabriel. Elle ne voulait pas qu'ils aient une mère immonde. Elle resterait assise sur ce banc pour les protéger. Elle vivrait en retrait, elle prendrait les cachets docilement. Ils l'engourdisaient. Elle ne demandait rien, elle n'exigeait rien. Elle souhaitait juste qu'on l'oublie. Elle serait le petit caillou du ricochet qui caresse la surface de l'eau. Quelques secondes de légères ondes, puis le calme plat. Rien ne laisserait soupçonner sa présence au fond de la mare. La vie reprendrait, et les gens oublierait.

– « Mme Simoine... Mme Simoine », dit l'infirmière. « Je vous ai appelé déjà dix fois. Vous rêvez ? Vous êtes encore en pyjama. Il faut vous laver, maintenant. On a quinze minutes avant votre rendez-vous avec la psychologue. Mme Heurtier a téléphoné, elle est un peu en retard ce matin. Allez, on a le temps de repasser dans votre chambre. »

Audrey se tourna vers l'infirmière et lui sourit. Elle marcha à ses côtés. Un rayon de soleil vint se poser sur son visage, elle ferma les yeux. Elle entendit le rire de ses enfants, ils allaient bientôt tourner autour d'elle et lui serrer les jambes de leurs petites mains. Elle sentait déjà leurs têtes contre ses cuisses. Elle trébucha, ouvrit les yeux. La pelouse, le soleil, l'air. Le calme. Rien.

2

Camille

Camille se dépêchait dans le couloir du métro. Elle allait être en retard, c'est sûr. Le claquement de la porte d'entrée quand Paul était parti au bureau l'avait fait émerger. Elle avait dormi sur le canapé après leur dispute et n'avait pas entendu le réveil sonner. Elle sauta dans le wagon bondé. Une vague de chaleur parcourut son corps. Sa chemise lui collait à la peau, et les gouttes perlaient sous ses bras. Les voix des passagers lui semblèrent lointaines. Une odeur d'éther flottait dans l'air. Camille tanguait. Elle hésita à s'abandonner au vertige et caressa l'illusion de la fin, l'évanouissement, l'effondrement. Le trou noir. Tout serait plus simple. « Idiote, secoue-toi. » Elle s'en voulait d'être aussi faible. Elle pensa à ses tâches du jour. Ne rien laisser au hasard, anticiper toutes les demandes de Patrice, prendre de l'avance sur les dossiers au cas où il change l'échéancier sans prévenir. Elle se concentra sur sa respiration. Elle visualisa les prochains instants : elle descendrait du métro, elle marcherait sur le trottoir, elle prendrait l'ascenseur, elle dirait bonjour à ses collègues, elle déposerait son sac et son imperméable, elle allumerait son ordinateur. Elle allait y arriver. Elle repassa les étapes plusieurs fois dans sa tête. Un pas après l'autre. Elle se sentit prête pour les affronts.

– « Alors Camille, on a fait la fête et on a la gueule de bois ? », attaqua Patrice dès qu'elle sortit de l'ascenseur. À croire qu'il la guettait.

– « Je ne vais pas vous le répéter encore une fois, Camille, ici c'est le bureau de l'excellence. Arriver à l'heure n'est pas une chose que je suis censé rappeler

aux employés. Ressaisissez-vous, Camille. J'avais besoin de votre rapport sur le projet Music World For Ever, j'ai dû demander à Solène. Ça ne vous met pas mal à l'aise que votre collègue fasse votre boulot ? » Patrice parlait d'un ton calme, aussi moralisateur que lorsque l'on apprend une nouvelle leçon de vie à un enfant. Personne ne parlait dans le bureau.

– « Vous pourriez remercier Solène, quand même. »

– « Merci Solène », dit Camille.

– « Je n'ai pas entendu... Plus fort », exigea Patrice.

– « Merci Solène ». Camille avait froid, sa chemise encore humide séchait sur sa peau.

La journée, une comme les autres, débutait.

3

Laura

La concierge de l'immeuble tendit un paquet à Laura.

– « Le facteur l'a déposé hier, mais je ne vous ai pas vu rentrer », se justifia-t-elle.

– « Ce n'est rien d'urgent. Merci », lui répondit Laura, le cœur battant. Elle vérifia sur la boîte en carton, il n'y avait en effet aucune indication sur la provenance du paquet. Le site Internet n'avait pas menti. Elle se sentit soulagée. « Bonne soirée Mme Giselle ». Elle monta les étages à pied en prenant soin de se mettre sur la pointe. La hauteur de ses talons décuplait la difficulté de l'exercice. Au 2^e étage, elle commença à sentir la morsure de l'effort dans ses muscles. Elle resserra les abdominaux. Chaque marche devenait une étape et se transformait en victoire. Ses mollets d'abord, ses cuisses, puis ses fesses la brûlaient. Au 4^e étage, elle commença son combat contre elle-même. Elle se traitait de faible, de mollassonne, de pathétique. Elle ne lâcherait pas. Au 5^e étage, afin de se donner le courage de la dernière ligne droite, elle imagina qu'elle portait des clous sous les talons et que, s'ils venaient à s'abaisser, ils lui perceraient la chair. Elle gravit chaque marche avec rage, tapant les pieds comme s'ils étaient munis d'un ressort qui lui permettaient de monter une jambe après l'autre. Parfois, elle avait envie de flancher, de remettre ses pieds à plat. « Mauviette... et tricheuse, en plus », se disait-elle.

Une fois, une seule fois, elle avait abandonné, comme ça, tout d'un coup. Ses talons s'étaient déposés, son ventre s'était relâché, elle n'avait pas compris ce

qui avait craqué en elle ce jour-là. Stupéfaite, elle avait poursuivi son ascension comme un automate. Arrivée chez elle, elle avait rangé ses courses dans le placard, puis elle avait essayé d'oublier l'événement. Mais elle n'avait pu évacuer son sentiment d'échec. Philippe avait pourtant été bavard ce soir-là, ils avaient passé un moment à préparer le dîner ensemble, puis ils s'étaient couchés et avaient lu un moment. Philippe s'était endormi assez vite, ses lunettes sur le nez, son livre entrouvert dans les mains. Laura avait attendu que le sommeil de son mari soit profond avant de les lui enlever et d'éteindre les lumières. Elle avait relu la même page de son roman dix fois d'affilée et n'avait pas réussi à en comprendre un seul mot. Il lui avait semblé que son corps avait épaissi, que sa chair s'étalait et débordait des draps. Elle s'était glissée hors du lit, avait enfilé son peignoir en soie et chaussé ses escarpins. Elle avait descendu les escaliers dans le noir, puis du rez-de-chaussée, avait entrepris de grimper les marches sur la pointe des pieds. Elle y avait mis toute son intensité, levant les talons le plus haut possible. Plus le feu l'avait dévorée, plus elle s'était sentie satisfaite. Arrivée au 5^e étage, la lumière avait brusquement apparu dans les escaliers et elle avait entendu la voix de Philippe. Penché au-dessus de la balustrade, les yeux rougis par le sommeil, en caleçon et en T-shirt, il lui avait lancé : « Bon sang Laura, qu'est-ce que tu fabriques ? » Elle avait répondu avec aplomb : « J'avais oublié un petit sac dans le hall de l'entrée. Je venais d'y penser. Quelle idiote ! Mme Giselle a dû le récupérer. » Elle s'était couchée victorieuse d'avoir repris sa vie en main.

Elle arriva enfin sur le palier. Les brûlures s'atténuèrent rapidement, mais ses muscles étaient tendus. Elle aimait les sentir durs et puissants. Dans sa

chambre, elle déballa le paquet avec soin. La cape ornée de plumes de corbeau s'étala sur le lit. Elle caressa le tissu, jouissant de l'instant. Elle ouvrit le double fond de la grande malle sur laquelle, avec Philippe, ils posaient leurs vêtements le soir. Ses gestes étaient lents dans la tranquillité du soir qui s'installait. Elle contempla la collection de masques vénitiens et prit son temps pour choisir celui qui sublimerait l'ensemble. Dans son dressing, elle se dirigea vers la rangée de chaussures qu'elle gardait pour les grandes occasions. Toujours des talons très hauts, élégants et parfois un soupçon d'excentricité. Rien ne devait être laissé au hasard. Philippe ne reviendrait pas avant quelques jours, et cela la détendit de le savoir loin. Elle pourrait effectuer sa mise en scène sans crainte d'être dérangée. Elle ne s'était pas sentie bien aujourd'hui. Des échanges vifs avec un vice-président, un regard entre deux collègues qu'elle n'avait pas su interpréter, son assistante absente, trop d'éléments qui la bousculaient. C'était une chance que la cape soit arrivée aujourd'hui, elle rassurait Laura.

Elle prit une douche rapide pour se débarrasser de la journée. La cape, le masque vénitien, les talons et un string en fine dentelle noire l'attendaient. Elle s'assit devant son petit cabinet de toilette pour ajuster le masque sur son visage. Elle posa son téléphone sur l'étagère, entre les deux petites marques faites au crayon à papier, et démarra la caméra. Elle s'habilla lentement dans une chorégraphie précise, à la fois puissante et désespérée, respectant un ordre immuable des choses. D'abord, les talons, puis le string et enfin la cape. Au fil des années, elle avait travaillé les détails, la lumière, le décor. Elle savait exactement où se placer. Peu à peu, sa force lui revint. Laura pensa qu'elle avait choisi cette mise en scène, qu'elle était libre de faire ce qu'elle voulait, qu'elle

pouvait avoir une vie secrète. Cela ne regardait qu'elle. Les mouvements de son corps lui redonnaient confiance. Laura dansa devant la caméra. Elle se sentit mieux. Demain, son équipe la retrouverait vive, enthousiaste, pertinente.

Elle termina la vidéo et la transféra dans son cloud protégé par un mot de passe. Elle la passa en boucle pendant un long moment. Elle se regardait, elle se scrutait, et aujourd'hui, grâce à la beauté de la cape et des plumes, elle s'admirait presque. Elle n'avait pas eu besoin de son rituel depuis plusieurs semaines, mais aujourd'hui elle avait ressenti l'urgence de reprendre pied avec elle-même. Elle rangea la cape et le masque avec délicatesse dans le coffre. Elle revêtit son peignoir de soie rouge et or que Philippe lui avait rapporté de Chine, elle activa son ordinateur et se connecta à son espace de travail. Elle ouvrit la bouteille de Chablis qui l'attendait au frais, puis elle s'assit à son bureau pour répondre à quelques emails et revoir la présentation qu'ils feraient chez un client demain. La première gorgée de vin finit de la détendre.

4

Audrey

L'infirmière entra dans la chambre. Elle secoua Audrey qui dormait dans le fauteuil près de la fenêtre. La présence de Mathias l'avait épuisée. L'un et l'autre faisaient des efforts considérables pour tendre vers la normalité. La psychologue avait dû recommander à Mathias de raconter à Audrey le quotidien dans le but de la raccrocher à la vie ordinaire. Mathias s'exécutait et énumérait les événements de la semaine qui venait de s'écouler. Il lui racontait son travail, une blague d'un collègue, un incident dans le métro, un film qu'il avait regardé tard le soir, un plat qu'il avait mangé. Audrey l'imaginait rassembler tous ces petits éléments durant la semaine : « Je raconterai ça à Audrey dimanche. Et ça aussi. » Et si rien de notable n'était arrivé, il était probable qu'il inventait. Il lui parlait de Mila et de Gabriel. Il racontait la crèche, les jeux, les mots rigolos de Mila, les premiers pas de Gabriel. Il se forçait à être naturel, mais Audrey reconnaissait la légère accélération de sa voix, l'angoisse de la faire basculer à nouveau.

Mathias parlait peu de la réorganisation de leur vie. Audrey savait que la mère de Mathias avait quitté sa Bretagne pour s'installer chez eux. Elle gérait les courses, les repas, les heures de la crèche. Le père de Mathias venait les week-ends. Ils emmenaient les enfants se promener aux Buttes-Chaumont. Cela faisait un mois que cette routine s'était installée. Ses parents à elle avaient envoyé des cadeaux aux enfants. Ils avaient eu un entretien avec le médecin et la psychologue. Audrey pensait : « Le médecin a dû parler de grosse fatigue, de

surmenage. La psychologue n'a probablement rien dit, tenue par le secret professionnel. » La mère d'Audrey, qui avait travaillé dans la vente toute sa vie, avec trois enfants et un mari accomplissant des heures extensibles au bureau, n'avait certainement pas compris. Elle avait dû dire à Mathias : « Mais elle avait arrêté de travailler... » Mathias délivrait des bribes à ce sujet. Audrey devinait.

Aujourd'hui elle avait ri lorsque Mathias lui avait raconté qu'il avait surpris Gabriel en train de manger les chaussures dans l'entrée et que leur petit garçon s'était mis dans une colère noire lorsqu'il lui avait retiré la semelle baveuse. – « Ils me manquent », avait-elle dit. Mathias s'était engouffré avec trop de précipitation : « Reviens à la maison alors, sors d'ici. » Audrey s'était refermée. Mathias n'avait plus rien dit. Audrey avait ri, c'était une petite victoire. Il avait posé la main sur le ventre de sa femme. C'était chaud. C'était vivant.

– « Mme Simoine », dit l'infirmière. « Vous ne voulez pas aller regarder la télévision en bas. Ils vont mettre une comédie. » Audrey ouvrit les yeux, elle avait le cou tordu, douloureux. Elle se sentait nauséuse. Un filet de bave avait coulé sur sa joue, elle l'essuya. L'odeur lui souleva le cœur. Elle se précipita aux toilettes et vomit. L'infirmière lui tendit une serviette humide. Elle s'humecta les lèvres.

– « J'ai besoin de faire pipi », dit-elle à l'infirmière.

– « Bon, je repasse vous voir dans quelques minutes. »

Audrey s'assit sur la cuvette des toilettes. Elle était sensible à toutes les odeurs, aux siennes notamment. Elle baissa son pantalon pour uriner et une

odeur de clochard lui remonta jusqu'aux narines. Une odeur de fesses qui avaient suinté toute la nuit. Le pantalon en bas des jambes, elle se pencha vers sa culotte pour renifler les traces humides laissées par son sexe. Curieusement, la culotte avait une simple odeur de linge et de pertes vaginales doucement écœurante. Elle avait pris l'habitude de sentir sa culotte à chaque fois qu'elle allait aux toilettes.

Audrey remonta son pantalon. Elle devait se préparer pour son rendez-vous avec la psychologue. Elle pensa aux corps de ses enfants flottant dans l'eau, elle pensa au sang, elle pensa à la cervelle éclatée. Elle allait devoir lui tout lui raconter à Mme Heurtier. Audrey avait pris de nombreux détours pour ne pas lui révéler ses côtés obscurs et sordides. Mais Mme Heurtier la traquait, la poussait dans ses retranchements. Bientôt Audrey capitulerait parce qu'elle n'arriverait plus à se cacher. Elle avouerait. Audrey redoutait l'instant où le visage de la psychologue changerait, elle ne pourrait pas rester imperturbable à ce qu'Audrey lui raconterait. Alors, elle perdrait tout. Mila, Gabriel et Mathias. Elle lutterait encore un peu aujourd'hui. Elle avait encore la force. Ses enfants et son mari étaient encore à elle.

Elle sortit de sa chambre le pas plus assuré. Elle allait lui parler de sa grande fatigue, de ses trous de mémoire. C'était bien ça. Ça la nourrirait un peu la psy. Ils ne lui enlèveraient pas ses enfants.

5

Camille

– « Je ne comprends pas pourquoi Patrice est si dur. Il est pénible avec tout le monde, mais surtout avec moi, non ? Il a vraiment un truc contre moi. Tu ne trouves pas ? », demanda Camille à sa collègue Solène.

– « Tu sais, Patrice a tout donné pour TransArt. Lorsqu'il a commencé à travailler pour l'ONG, il y a plus de vingt ans, ses missions en coopération internationale artistique battaient de l'aile. Les bailleurs de fonds se retiraient. Avec une nouvelle équipe à la direction, c'était quitte ou double. Et honnêtement, ils ont réussi à lui donner un second souffle à cette ONG. Notre notoriété est bien établie et c'est grâce à TransArt que tous ces artistes ont la possibilité de faire des représentations dans le monde entier. Et nous, au service juridique, on ne chôme pas avec tous les contrats de tournées ! », lui répondit Solène qui travaillait dans le service de Patrice depuis de nombreuses années.

– « Tu parles... S'il l'aime autant son TransArt, pourquoi il démotive tout le monde ? », bougonna Camille. Solène lui avait parlé d'une époque où l'équipe était encore assez réduite pour qu'ils se connaissent tous personnellement. Les rapports étaient moins verticaux et les plus anciens se souvenaient de fêtes dans les bureaux pour célébrer la signature d'une subvention au montant à six chiffres, ou de barbecues organisés chez l'un des directeurs un dimanche midi avec tous les salariés et leurs familles. Cela paraissait incongru à Camille aujourd'hui. En se développant, TransArt avait inévitablement perdu son esprit familial. Les clans s'étaient formés, tout comme les hiérarchies. Les années avaient passé, faites de succès, et parfois de moments précaires. Les

changements de politique, à tous les paliers du pouvoir, internationaux, nationaux, régionaux et municipaux, ne les épargnaient jamais et le stress financier était toujours présent. Les dirigeants menaient l'ONG comme leur entreprise et il fallait travailler, fort.

– « Et puis, que veux-tu, ça a été dur pour Patrice ces dernières années avec son divorce. Il s'en ait pris plein la figure. Et à mon avis, il ne l'a toujours pas digéré », expliqua Solène. À cinquante ans, Patrice s'était réveillé un matin, seul dans son lit. Sa femme avait demandé le divorce rappelant à Patrice qu'ils n'avaient pas dîné ensemble plus de dix fois les six derniers mois. Leurs trois enfants avaient grandi, ils étaient entre le lycée et les écoles de commerce. Ils avaient leur vie. Sa femme, – ou plutôt son ex-femme, infirmière libérale, se débrouillait très bien sans lui. Patrice l'avait trompée à de nombreuses reprises. Il se doutait qu'elle le savait, mais le sujet n'avait jamais été abordé entre eux, même pas lors du divorce. Patrice, libre de son alliance, avait continué à fréquenter des jeunes femmes, l'écart d'âge entre eux se creusant chaque année un peu plus. Il bandait moins vigoureusement et récemment son dos s'était mis à le faire souffrir. Il fermait difficilement ses chemises sur son ventre et, lorsqu'il était assis, le tissu était tellement tendu qu'il laissait découvrir son ventre blanc et gras. Son médecin l'avait mis en garde. Leur pavillon familial avait été vendu avec le divorce et Patrice avait acheté un appartement près du bureau. Il marchait une vingtaine de minutes à pied pour s'y rendre, suivant les consignes médicales.

Il y a quatre ans, Camille, tout juste diplômée, avait été embauchée comme juriste sous la direction de Patrice. Elle avait pu constater par elle-même la

dégradation. Tout était affecté par l'humeur de Patrice. Les relations avec ses collègues, avec ses subalternes, avec ses supérieurs, avec les autres services, avec le personnel de sécurité, avec l'hôtesse d'accueil, avec l'équipe de nettoyage. Les membres de la direction étaient également concernés, mais cela n'avait commencé à les atteindre que récemment alors que les autres en souffraient depuis plusieurs années. Ses sempiternelles sautes d'humeur, ses réflexions méchantes, ses lamentations sur le travail de ses assistants – dont Camille faisait partie, parce que « Franchement, on n'est pas aidé. Les gars, vous l'avez eu dans une pochette surprise votre diplôme ? » -, alors qu'ils s'étaient tous démenés sans compter leurs heures. « Je ne me suis pas fait chier à développer l'organisation pour qu'une bande de petits branleurs viennent tout foutre en l'air. » Patrice avait rajouté la vulgarité à sa panoplie de récriminations.

Le directeur général, les directeurs des services, tout comme le conseil d'administration, fermaient les yeux. Ils avaient essayé de lui parler, mais aucun n'avait au fond envie d'affronter le problème. Depuis vingt ans, ils formaient une bande qui avait trouvé l'équilibre magique dont ont besoin les organisations pour grandir : chacun connaissait les compétences et les forces des autres et leur faisait confiance. Ils étaient personnellement maîtres de leur territoire. Et ils reconnaissaient tous que Patrice était excellent. Il avait du flair, de l'entregent, détectait les failles, repérait les risques. Il possédait un réseau tentaculaire, il connaissait le passé et les histoires de tous les partenaires de TransArt. Patrice était garant d'une stabilité qu'aucun dirigeant n'était prêt à fragiliser en interrogeant ses techniques de management. Les bailleurs de fonds lui faisaient

confiance. Tous reconnaissaient qu'il était bon, très bon. Et c'était bien là le problème. Il avait construit un rempart autour de lui et du haut de son donjon, il tirait à boulet rouge sur tout ce qui le contrariait. Les attaques destinées aux emmerdeurs qui se mettaient sur son chemin ou aux arrogants qui voulaient le doubler, s'étaient au fil des années dirigées contre ses collaborateurs, les plus timides, les plus gentils, les plus doués et les plus investis. Ils y passaient tous et n'en sortaient pas indemnes.

Au début, Camille avait été peu concernée. Elle avait tellement de choses à apprendre et à prouver. Elle était prête à accepter les critiques et les remarques acerbes, qui s'adressaient au groupe. En bonne élève, elle estimait que le maître avait toujours raison. Si l'autorité, l'expérience et le talent de Patrice disaient qu'ils devaient améliorer leur présentation du projet, c'est que c'était vrai. Elle suivait ses directives, respectait les consignes. Elle était rapide, allait à l'essentiel, était capable de défaire tout son travail sans état d'âme si elle estimait qu'il n'était pas assez bon. Patrice avait vite remarqué cette jeune stagiaire perfectionniste, l'avait embauchée satisfait de n'avoir à émettre qu'un léger doute pour que Camille retravaillât dans les moindres détails un dossier, tard dans la nuit, tôt le matin, inlassablement. « Camille, ne vous mettez pas trop la pression », lui disait Patrice en quittant le bureau le soir, la laissant se débrouiller avec la pile de dossiers. Ses collègues l'aimaient bien : elle était discrète, respectait les plus seniors en leur laissant présenter les dossiers, faisait corps avec l'équipe. Modeste, elle ne se mettait jamais en avant. Et si l'un d'entre eux la remerciait d'être restée tard au bureau, elle disait simplement : « c'est normal, je n'ai pas de famille, c'est plus simple que ce soit moi qui m'y

colle. »

Et c'était un matin, il y a une année, au cours d'une simple réunion d'équipe, que tout avait basculé. Ce jour-là, Camille avait osé – enfin – prendre la parole après une longue tirade de Patrice sur la stratégie concernant un projet qui leur donnait du fil à retordre. Depuis trois ans qu'elle travaillait au service juridique, elle avait estimé qu'elle avait la légitimité pour donner son avis. Elle avait suggéré un autre angle, une approche différente. Patrice et leurs collègues l'avaient écoutée, surpris d'entendre la voix de Camille aussi longtemps. Ses joues avaient rosé. Elle avait parlé vite, un ton plus haut que d'habitude, convaincue que ses arguments étaient excellents, et plus elle avait avancé dans son discours, plus elle avait senti la justesse de ses propos. Ses collègues avaient hoché de la tête, l'un d'eux, un collaborateur proche de Patrice, avait même osé : « Intéressant, Camille. On pourrait réfléchir à cette nouvelle perspective. » Camille avait senti un courant électrique la traverser, elle avait été galvanisée, stupéfaite de son audace. Patrice n'avait rien dit. Elle avait remarqué son visage fermé, sa mâchoire figée. Elle avait détecté le malaise de Patrice, mais, euphorique, elle avait tourné le dos à son intuition. Après tout, comment une toute petite prise de parole pouvait affecter Patrice, le titan. « Ce serait me donner trop d'importance », s'était-elle dit, honteuse d'avoir pensé un bref instant que ses mots pouvaient avoir une valeur. Elle était loin d'avoir saisi les conséquences de sa prise de parole. En quelques minutes, elle avait scellé son sort. Les boulets rouges de Patrice allaient désormais se concentrer sur sa personne. Sur celle qui avait entrepris de sortir du rang.

6

Laura

Laura commanda un taxi, puis finit de se préparer. Elle consulta le baromètre électronique, posé sur la commode du salon : 7 h 30 et huit degrés Celsius. Le début du mois de février était maussade, et comme chaque hiver parisien, le ciel gris et bas. Son portable vibra lui indiquant que le taxi était à l'approche. Elle enfila son manteau blanc et jeta un dernier coup d'œil au miroir de l'entrée. Elle vérifia que le rouge à lèvres grenat ne s'était pas étendu sur ses dents. Lorsqu'elle monta dans le taxi, elle vit le regard soutenu du chauffeur dans le rétroviseur. Elle en retira une brève satisfaction, avant de l'ignorer et de répondre au message WhatsApp de son fils aîné, Xavier, qui poursuivait ses études à l'université McGill à Montréal depuis deux ans. Martin, son deuxième, avait rejoint son frère l'année passée. Elle passa ensuite en revue ses rendez-vous de la journée dans l'agenda qu'elle partageait avec sa secrétaire.

Elle aimait arriver au bureau avant tout le monde, avant que le téléphone ne sonne, que les emails ne dégringolent dans sa messagerie, que les réunions démarrent, que la mise en scène d'une Laura parfaitement orchestrée n'opère. Depuis son bureau vitré, elle aimait regarder les premiers employés arriver. « Un bon patron est un patron qui arrive au bureau avant ses employés et qui en repart après », lui avait asséné son père lorsqu'elle avait obtenu son premier poste de manager. « Vous ne dormez jamais ? », lui avait demandé une personne de son équipe lors du pot de départ d'un collègue. « J'ai l'impression que si je venais à 3 h du matin au bureau, vous seriez toujours là ! » Laura en

avait retiré une grande fierté. Elle se voyait comme une proue de bateau, insensible aux vents et aux marées, fonçant vers son cap, sans jamais s'arrêter, sans jamais respirer. De toute façon, elle n'était pas vraiment humaine. Elle était plus forte.

– « Vous êtes proches des objectifs ce trimestre. C'est bien, mais vous êtes capables de mieux. Et je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'on ne se fixe pas d'atteindre l'objectif financier, on le dépasse. Comme à chaque fois. On vise plus haut. Ok, chacun me présente ce qu'il a dans les tuyaux pour y arriver. Je veux connaître vos prochains coups, vos prochaines ventes », dit Laura en donnant la parole à son équipe.

– « On commence avec vous, Vincent. Les performances montrent du retard ce mois-ci. Qu'est-ce qui se passe ? », demanda Laura.

– « Pas de souci. Je suis en attente pour signer deux contrats et je dépasserai l'objectif de 5%. C'est juste que les deux clients mettent plus de temps que prévu pour finaliser les signatures. Il y a pas mal d'étapes de validation de leur côté. Je ne suis pas inquiet », répondit Vincent.

– « Ok, mettez-leur la pression. Il faut qu'ils signent. On est là pour ça. Et vous, Alexandre ? Ça ne va pas fort... »

– « Oui, mon chiffre d'affaires est moins bon ce mois-ci, mais cela s'explique par le fait que j'ai été une semaine en vacances », se défendit Alexandre.

– « Mais il faut anticiper vos absences. Figurez-vous que le chiffre d'affaire doit rentrer même si vous êtes en vacances ! Organisez-vous la prochaine fois. Ça fait plusieurs fois que certains d'entre vous me sortent l'argument des vacances. On en a déjà parlé. Ce n'est pas une excuse. La vie de l'entreprise

continue pendant vos absences. Le monde ne s'arrête pas parce que vous n'êtes pas là, bon sang », s'énerma Laura.

– « Yves, ça c'est du bon boulot ! Ça fait plusieurs mois qu'Yves vous bat tous. C'est notre champion. Il remporte le gros lot », dit Laura en faisant mine de sonner une cloche.

– « Je vous rappelle que si vous voulez vos primes du trimestre, il faut vous bouger parce que sinon, ça va vous passer sous le nez. Je rappelle aussi à chacun que vous devez renseigner le logiciel de suivi de clients. C'est la seule façon dont les patrons vont juger vos performances. Et ils ne s'embarrassent pas d'explications de vacances ou de je ne sais quoi encore. Donc remplissez le logiciel. Vos évaluations de fin d'année sont en grande partie basées là-dessus, donc ne venez pas vous plaindre ensuite. Vous êtes au courant. »

– « Allez ! Vous êtes les meilleurs. Go, go, go », conclut Laura.

La réunion d'équipe l'avait mise en forme pour son déjeuner avec Carlos, le vice-président des opérations. Ils entretenaient une relation cordiale qui, au fil des ans, s'était transformée en relation semi-amical. Ils parlaient de temps en temps de leur vie privée, de leurs enfants, de leurs vacances, de leurs inquiétudes personnelles, de leurs doutes professionnels. Ils avaient cependant réussi à conserver cette distance qui leur permettait d'être des collègues qui ne faisaient pas front commun. Ils s'estimaient simplement. Et Carlos lui avait donné quelques conseils avisés lorsqu'elle avait été promue au poste de directrice des ventes, il y a cinq ans. La première femme à occuper cette fonction dans toute l'histoire de l'entreprise. Laura avait eu peur de ne pas être assez ferme, directive, autoritaire avec son équipe, et avait douté de ses

capacités à se faire respecter dans cet univers de la vente presque exclusivement masculin. Carlos lui avait simplement dit un jour : « Ne cherche pas à savoir si tu aurais pu faire mieux ou différemment, dis-toi seulement que tu as été ce que tu as été. Cela t'évitera de te poser trop de questions et de consumer ton énergie. Fais, agis, réajuste, mais ne tourne pas en boucle les scénarios. » Ce conseil avait libéré Laura. Elle fonçait concentrée sur ses objectifs. Les résultats valaient plus que les moyens et les manières d'y parvenir. Elle avait arrêté de marcher sur des œufs à chaque réunion d'équipe, elle commandait, elle donnait sa vision avec un franc-parler. Elle était exigeante avec ses collègues, et impitoyable avec elle-même.

– « Monsieur De Santos est déjà parti pour le déjeuner. Il vous attend au restaurant », l'informa sa secrétaire. Laura prit le temps de passer à la salle de bain afin de rectifier son maquillage. Elle remit une couche de rouge à lèvres. « Carlos peut attendre quelques minutes », se dit-elle. Elle détestait arriver la première et attendre seule à la table du restaurant guettant l'arrivée de l'autre convive. Elle avait l'impression de perdre son temps. Et surtout, elle se disait que les gens devaient penser qu'elle allait déjeuner seule, comme une pauvre âme, sans amie ni collègue. Elle aimait affirmer son statut de femme d'affaires, occupée, pressée. Elle entra dans le restaurant et fit un signe à Carlos qui l'attendait sur une banquette près de la fenêtre. Le serveur la salua, ils avaient leurs habitudes. Elle vit à son regard qu'elle était séduisante. Elle fit un sourire rayonnant à Carlos et s'assit en face de lui avec élégance.

– « Il va y avoir du mouvement dans les prochains mois », lui confia Carlos. En tant que vice-président, il occupait une position hiérarchique supérieure à

celle de Laura et avait des informations privilégiées. « Ils veulent encourager les jeunes à innover. Ils sont allés rencontrer des partenaires de la Silicon Valley et sont revenus emballés par l'intrapreneuriat. Tu connais ça, toi ? C'est la nouvelle mode ! Créer des laboratoires avec des projets-pilote. Il paraît que les milléniaux ne jurent que par cela. » Carlos était bougon.

– « Tu es un vrai dirigeant des opérations, s'amusa Laura. Il te faut de la méthode, des mesures, des résultats. » Carlos n'aimait pas le changement organisationnel. Il était cartésien, pragmatique.

– « Ça peut être amusant de réfléchir à des idées innovantes. Le monde va vite. Quand je pense à mes fils qui étudient à l'université à Montréal, je me dis que leur monde est bien différent du nôtre. Ils emploient tout un tas de mots que je ne connais pas et des concepts qui me semblent farfelus. Tu sais que les jeunes veulent trouver du sens à tout, à leur vie, à leur travail... »

– « Toute une vie ne va pas leur suffire pour qu'ils trouvent des réponses », répondit Carlos. « Personnellement, ces histoires de conciliation travail-famille, de culture d'entreprise bienveillante, ça me donne de l'urticaire. Quand tu bosses, tu bosses, les entreprises ont leurs défis de croissance, et c'est vraiment de la connerie ces tables de ping-pong et ces salles pour faire la sieste. Non, mais qui commandent ? Les jeunes ou les patrons ? On vit vraiment dans une société d'enfants gâtés. »

– « C'est vrai, on a créé des monstres. Mais leurs idéaux ne durent qu'un temps. À trente ans, ils se posent tous les mêmes questions que celles qu'on se posaient à vingt ans. L'adolescence dure seulement plus longtemps. Finalement, ils veulent tous se marier, avoir des enfants, s'acheter une maison, partir en vacances. Donc ils pensent carrière et argent. Tu verrais dans mon équipe... Ils

veulent tous leurs primes, une belle voiture, un pavillon à Montreuil et emmener leur femme en vacances aux Seychelles pour faire de superbes photos à poster sur les réseaux sociaux qui vont faire envie à ceux qui n'en sont pas encore là. »

– « Ils pensent qu'ils sont différents de nous, mais finalement ils ont juste rajouté le recyclage à leur routine, et c'est censé sauver la planète », ricana Carlos.

Ils rentrèrent au bureau silencieux l'un et l'autre. Laura rejeta au loin la petite boule qui était venue se loger dans son sternum au cours du déjeuner. Elle avait taquiné Carlos sur son refus du changement, mais elle n'aimait pas non plus les évolutions qu'elle ne maîtrisait pas. Ces dernières années, sa carrière s'était accélérée. Elle avait travaillé sans relâche, ne ratant aucun déjeuner ou réunion tardive, sacrifiant ses week-end en famille, pour obtenir le poste de directrice des ventes. Elle pensait maintenant à sa prochaine promotion. Le poste de vice-président du développement des affaires se libérerait dans trois ans lorsque Jacques Lasseigne prendrait sa retraite. Elle le voulait ce poste, elle serait promue. « Sois toujours sur tes gardes, lui avait conseillé Philippe, son mari. Il n'y a jamais rien d'acquis dans une carrière professionnelle. Et ils ne te donneront pas le poste pour te récompenser. Tu peux te faire damer le pion par un plus jeune dans la boîte, par une personne venue de l'extérieur... Le monde de la concurrence est vaste... » Laura n'aimait pas la lame de fond que représentaient les milléniaux. Tout le monde en parlait comme d'un changement puissant de société. Elle n'était pas certaine de comprendre quelles mutations étaient en train de s'opérer et redoutait de manquer le coche, de se retrouver sur

le banc de touche sans avoir compris comment qu'elle aurait dû jouer. Elle éprouvait une anxiété profonde de devenir une « has been ». « Et quand ça arrive, c'est trop tard. Tu es condamnée, tu te retrouves à être écartée de toutes les décisions et à stagner... Quand on ne te propose pas un plan de départ anticipé », avait renchéri l'une de ses connaissances du Network Women Power and Leadership, un réseau de femmes d'affaires dont Laura était membre. Ses fils l'aidaient à se tenir à la page, mais elle sentait que ses réflexes n'étaient pas spontanés, qu'elle faisait de la résistance au changement des habitudes de travail. Elle avait tant donné à l'entreprise que l'idée d'en être écartée la tuait. Elle savait aussi qu'elle n'avait pas d'autre choix que de briguer le poste de vice-présidente et de l'obtenir. Si elle échouait, elle estimait qu'ils la garderaient encore deux ans dans son poste de directrice des ventes avant de lui proposer un plan de départ. À la cinquantaine, ils voudraient la remplacer pour une personne plus jeune et moins onéreuse sur le plan de la rémunération. Et ce serait la fin de sa carrière professionnelle. Elle aurait du mal à retrouver un poste à même niveau de compétences et de salaire, pour les mêmes raisons que celles pour lesquelles elle se retrouvait sur le carreau. Elle finirait par décrocher un poste du même type que celui qu'elle occupait à quarante ans et à accepter probablement d'être sous-payée. Une fin minable. Une dégringolade qu'elle ne pouvait supporter. Elle allait l'obtenir ce poste de vice-présidente, il n'y avait pas d'autres options, l'ascension était la seule voie.

Les bons élèves n'aiment pas toujours l'école

ENVIE DE LIRE LA SUITE ?

Dites-le moi en commentaire sur mon site :

delphinefolliet.com/romans/

Inscrivez-vous à ma newsletter pour être tenu informé de sa sortie :

delphinefolliet.com/newsletter/

Écrivez-moi :

delphine.folliet@gmail.com

Suivez-moi :



MERCI !